



Photo : Martino Pietropoli, 2017.

*Une proposition de coopération sociologique
située dans l'horizon des sciences*



2025 - 1



Explorations sociologiques. Revue d'épistémologie pratique, no 1, 2025.

**Du pensionnat à l'université : le parcours d'une sociologue féministe.
Lecture de l'entretien avec Francine Descarries**

Elsa Galerand

Département de sociologie, UQAM

Courriel : galerand.elsa@uqam.ca

Du pensionnat à l'université : le parcours d'une sociologue féministe. Lecture de l'entretien avec Francine Descarries

Ma mère se plaignait toujours d'être la « doublure » de son mari. C'est sûr que je n'avais pas l'intention d'être la doublure de mon mari.

C'est dans le cadre de son séminaire, « Femmes, féminismes et rapports sociaux de sexe », que j'ai rencontré Francine Descarries, à la fin des années 1990. Comme plusieurs de ses étudiantes, j'avais milité dans des organisations féministes et je voulais faire de la sociologie. Pourtant, des « théories de la société¹ » produites par cette sociologie, nous ne connaissions alors que celles qui prenaient l'organisation sexuée du monde social (sa division en groupes de sexe séparés et hiérarchisés) pour une donnée d'évidence première, un non-objet sociologique, une réalité hors d'atteinte des pratiques sociales. Cette sociologie participait ainsi *de facto* du discours social majoritaire garantissant le maintien de l'ordre sexué.

C'est donc Francine Descarries qui nous a initiées à la critique féministe en sociologie et en particulier aux théories féministes matérialistes (Mathieu, Delphy, Guillaumin, Tabet) qui démontrent la possibilité (socio-logique) d'une société débarrassée de la division sexuée et sexuante du travail, des différentes formes d'exploitation et d'appropriation des femmes par les hommes, de l'idéologie naturaliste avec ses mythes de « la femme », de « la différence sexuelle » et sa « pensée straight² ». Découverte révolutionnaire que celle du caractère historique et transitoire des rapports sociaux qui produisent le « sexe » comme marqueur³ et simultanément des hommes et des femmes comme toutes les catégories sociales qui en sont dérivées (homosexuels, hétérosexuels, etc.), y compris par contraste (non binaire).

On peut donc dire que c'est son travail d'enseignante qui est au fondement du lien, certes pédagogique, mais plus fondamentalement politique, qui nous unit et qui oriente ma (proposition de) lecture de ce nouvel entretien, depuis une position d'étudiante ou d'héritière pourrait-on dire, qui lui doit énormément en tout cas.

¹GUILLAUMIN, Colette. « Femmes et théories de la société ; remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et sociétés*, vol. 13, no 2, 1981, p. 19-32.

²WITTIG, Monique. *The Straight Mind and Other Essays*, Boston, Beacon Press, 1992.

³GUILLAUMIN, Colette. « Race et nature ; système de marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux », *Pluriel*, no 11, 1977, p. 39-55.

La manière dont Francine Descarries revient sur son parcours dans cet entretien me rappelle d'abord la démarche qu'elle mettait systématiquement en œuvre dans ses cours. Une démarche qui, lorsque j'étais étudiante, m'évoquait vaguement la socioanalyse de Bourdieu auquel Francine Descarries se réfère d'ailleurs régulièrement, mais qui s'en distinguait en ce qu'elle était raisonnée en tant que socialement sexuée⁴. Francine Descarries nous invite en effet à lire son parcours non pas en tant qu'il est exemplaire, bien qu'il le soit indéniablement exemplaire, mais pour ce qu'il dit de la génération de femmes à laquelle elle appartient et qu'elle cherche à objectiver. « Je suis le produit d'une époque », insiste-t-elle, comme elle le faisait en séminaire pour marquer son attachement à une sociologie qui historicise et contextualise les trajectoires sexuées en vue de les dés-individualiser. Et il s'agit bien là d'un parti pris qui, lui, n'est pas générationnel puisqu'il s'inscrit dans les débats sociologiques (y compris féministes) d'hier comme d'aujourd'hui. Francine Descarries a toujours défendu la nécessité de rompre avec les lectures psychologisantes, idéalistes, anhistoriques, réifiantes et bien souvent prescriptives dont elle observe la prégnance et un retour en force dans le discours actuel où la notion d'« identité » est omniprésente et si peu interrogée. Par opposition, Francine Descarries pense sa trajectoire, son rapport aux études, au travail, au féminisme et à l'université, en termes de génération et de rapports sociaux de sexe, mais aussi en termes de rapports de classe et d'ethnicité, même si cette dimension est moins explicitée dans cet entretien.

Son parcours, elle le décrit comme celui d'une femme issue d'une famille québécoise au mode de vie urbain et de classe bourgeoise, bien dotée en termes de capital culturel, mais déchue et ruinée économiquement. Son enfance fut marquée par ce déclassé familial avec ses sept années de pensionnat, leurs 12 prières par jour et des vacances à la campagne : « [A]u couvent de Lachine, j'ai prié pour une vie entière », dit-elle.

Elle adorait son père, « pianiste et compositeur⁵ d'avant la Révolution tranquille » qui, comme tous les artistes de sa génération, devait « trimer pour gagner sa vie, mais qui a quand même assez bien réussi. » Avec sa mère, la relation qu'elle dépeint est plus compliquée. Cette mère ne menait pas la vie qu'elle avait envisagée, mais celle d'une « femme de pianiste », sans salaire, qui consacrait tout son temps « à administrer et promouvoir la carrière de [son] père » :

⁴ Bourdieu fait par contraste l'impasse sur le fait que son rapport au monde académique est celui d'un homme (BOUDIEU, Pierre. *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raison d'agir, 2004).

⁵ Voir l'exposition virtuelle *Auguste Descarries. Un musicien et son époque*, sous la direction de Taïk Bourhis, Division des archives et de la gestion de l'information, Université de Montréal: <https://archives.umontreal.ca/les-archives-historiques/expositions-virtuelles/auguste-descarries-un-musicien-et-son-epoque/>

« [A]ujourd'hui, son travail serait reconnu comme celui d'une collaboratrice de son mari. À l'époque, c'était simplement un devoir d'épouse. » Et puis ses deux frères aînés, Michel qui deviendra un père de substitution à la mort de leur père et Laurent, le « petit brillant », à qui reviendra le « privilège de poursuivre ses études au Massachusetts General Hospital de Harvard à Boston », Francine a 16 ans lorsque se pose la question de savoir qui d'elle ou de Laurent pourra bénéficier des ressources financières de la famille pour faire des études. « Moi, j'étais juste une fille. C'était bien normal, même pour moi, je dois l'avouer, que ce soit mon frère. » Francine Descarries n'entrera donc pas au collège classique, alors réservé aux filles de « bonne famille ». Elle ne deviendra ni avocate ni travailleuse sociale, comme elle l'avait projeté jusque-là. Comme la plupart de ses camarades de classe, elle suivra un cours de secrétariat avant d'entrer sur le marché du travail québécois des années 60. Elle fut vendeuse de souliers chez Simpson où le gérant lui « passait les mains aux fesses régulièrement » dans le *backstore*, puis secrétaire dans une firme d'avocats anglophone, avant de se voir offrir un poste d'agente de voyage qu'elle occupera pendant sept ans. Pour une femme dans la vingtaine, il était exceptionnel d'occuper un emploi quelque peu stimulant dans ces années-là. En plus d'être financièrement autonome, Francine faisait le tour du monde grâce à son emploi. Elle menait ainsi une vie peu ordinaire lorsqu'elle a rencontré Robert qui l'a toujours admirée.

La suite du parcours de Francine est significative de cette génération de la Révolution tranquille. Elle est de celles qui ont vécu le mouvement québécois de libération des femmes des années 70. Mariée, deux enfants, Francine a quitté son emploi, elle s'ennuie, elle veut retourner sur le marché du travail. Elle ne semble pas prédestinée à devenir professeure en études féministes à l'université et pourtant : « la distance entre moi en 1960 et moi en 1975, est immense et s'inscrit dans la mouvance sociale québécoise du moment », explique-t-elle.

À vingt-sept ans, elle s'inscrit au programme *Nouveau départ*⁶ qui préparait les femmes mariées et mères de famille à retourner sur le marché du travail. « Tout comme moi, ces femmes

⁶ Note de ES : Nouveau Départ est un organisme volontaire d'éducation populaire qui s'occupait du programme du même nom destiné aux femmes francophones de 35 à 55 ans « qui ressentent le besoin de réaménager leur vie ». Le programme a été mis sur pied par Monica Matte, avec la collaboration notamment de la YWCA, de la Fédération des femmes du Québec et du Conseil du statut de la femme. La première formation a eu lieu à la YWCA de Montréal en 1977 et s'est par la suite étendue aux femmes francophones hors-Québec, au Nouveau-Brunswick, en Ontario et au Manitoba. Le programme semble encore exister au début des années 2000. Nous ne pouvons pas confirmer qu'il existe encore de nos jours (ALLAIRE, Carole, BRUNELLE, Louise et Guy PELLETTIER, *Nouveau Départ : un bilan. Une enquête réalisée à l'échelle provinciale auprès des participants au programme Nouveau Départ*, Université de Montréal, Faculté des sciences de l'éducation, 1985, p. 9; *Femmes au milieu de la vie, femmes en mouvement : actes du colloque tenu les 29-30 mars 2001*, Montréal, Nouveau départ national, 2002.)

se disaient sans doute, “J’ai des qualifications. J’ai des possibilités. Ce n’est pas vrai que je vais rester dépendante économiquement” ». Ce retour aux études ne va cependant pas du tout de soi, pas plus que l’appui indéfectible de son conjoint dont elle bénéficie. Elle explique :

non seulement, il était le pourvoyeur, mais il payait mes études, je me voyais difficilement lui demander de partager les tâches domestiques, car je trouvais son appui à mes études déjà exceptionnel dans le contexte social dans lequel nous évoluions. Souvent mon mari se faisait dire: “Tu sais que ta femme va porter les culottes, pis que tu n’auras plus rien à dire chez toi.” C’était au début des années 1970 et malgré les importants changements survenus à l’époque, mon retour aux études n’était pas nécessairement très bien vu par certains de nos ami.e.s. “Tu sais qu’elle peut rencontrer toutes sortes d’hommes intéressants au cégep” était l’avertissement qu’une de mes copines avait servi à mon mari lors d’un repas partagé à ma table.

Ce qu’elle dit de sa découverte de la sociologie témoigne d’un moment de basculement : cette période « ante-féministe » de la discipline où il s’agissait de construire une sociologie féministe et où elle fut effectivement construite. De sa bibliothèque étudiante, Francine Descarries se souvient de Poulantzas, Althusser. Le marxisme était alors enseigné dans pratiquement tous les cours : « J’ai eu sept fois à lire le petit *Que sais-je ?* sur le marxisme. J’ai lu six fois *L’idéologie allemande*. J’ai lu différents chapitres du *Capital* de façon répétitive ». Elle souligne également la découverte de Bourdieu dont elle fera plus tard « une transposition, un premier bricolage, en l’appliquant à la reproduction sociale des sexes », cela avant même que les premiers travaux de théorisation féministe matérialiste ne commencent à circuler. Ceux-ci s’avèreront décisifs par la suite :

Jusque-là, je n’inscrivais pas encore ma réflexion dans une analyse formulée en termes de rapports de pouvoir, même si les inégalités entre les sexes sautaient aux yeux, alors que, pour la classe ouvrière, j’étais incitée de le faire. [...], c’est seulement lorsque j’ai lu les matérialistes françaises et pris connaissance des discours revendicateurs des Comités de femmes des syndicats que j’ai compris que je devais nécessairement introduire le concept de « classe de femmes » et de division sociale des sexes dans mon modèle d’analyse.

Le rapport de Francine à la sociologie est aussi le produit d’une période où le caractère androcentrique de l’enseignement universitaire se révèle en creux sur tous les plans – absence des rapports sociaux de sexe comme objet, mais aussi absence de ressources, de cours, de matériel et d’outils – et où s’organise un travail collectif, même si ce collectif est peu formalisé. Francine Descarries évoque notamment les travaux de ces paires, Danielle Juteau, Nicole Laurin, Diane Lamoureux, Chantal Maillé, Renée Dandurand, mais elle évoque aussi la bibliothèque féministe qui circulait alors : *Toilette pour femme*, *l’Eugénienne*, *La nef des sorcières*, *Les fées ont soif*,

Môman ne travaille pas, elle a trop d'ouvrage ... « Ce sont les œuvres comme celles-là qui m'ont initiée à la pensée militante, à une pensée de révolte », dit-elle.

Le travail féministe de critique interne à la discipline sociologique se fait ainsi avec d'autres et dans la confrontation à même l'institution, y compris face aux étudiants militants marxistes de l'Université de Montréal qui s'opposaient physiquement à la tenue des cours au prétexte que le féminisme était une idéologie bourgeoise. « Bon, on le dit encore trente ans plus tard, mais ce n'était pas dit dans le même contexte ni pour les mêmes raisons qu'aujourd'hui. À l'époque, c'était parce que l'on nous accusait de nuire à la révolution socialiste », précise-t-elle. Ainsi, elle est de celles qui ont revendiqué et obtenu la création d'un cours de sociologie de la « condition des femmes », comme on disait à l'époque, un cours qu'elles ont pris en charge et « bâti sur une prise de conscience » alors qu'elles étaient étudiantes, avec Isabelle Lasvergnas et Zahida Radjah :

Nous ne disposions que de très peu d'outils théoriques pour développer le cours. Nous nous sommes largement contentées de faire un portrait de la situation : où sont les femmes dans la société, qu'est-ce que les femmes ont fait à travers l'histoire, etc. Il fallait bien se pencher sur les femmes au début, on ne connaissait rien de leur véritable situation.

Finalement, au sujet du parcours de cette génération de femmes à laquelle elle s'identifie et qui ont effectivement bénéficié de la formidable impulsion des luttes féministes des années 1970 et 1980, Francine Descarries nous invite à raisonner en termes de rapports sociaux. « Privilèges » dit-on aujourd'hui, peut-être, sans doute, mais aussi acquis et arrachés de haute lutte :

Ça ne me dérange pas de parler de mes privilèges. Mais d'abord, je voudrais rappeler qu'il n'y a pas beaucoup de décennies qui me séparent d'une condition des femmes beaucoup plus restrictive. L'année où je me suis mariée, c'est l'année où les femmes ont été soustraites à l'autorité maritale. Qu'est-ce que ça veut dire l'autorité maritale ? Cela veut dire que mon mari aurait eu le droit de me punir, de me contrôler, de décider ce que j'allais faire. La religion rajoutait que je devais lui faire le nombre d'enfants qu'il voulait. Je veux bien qu'on les appelle ainsi. Ce sont des privilèges, mais je les appelle aussi des « sorties de contraintes », parce que même des femmes privilégiées vivent encore plusieurs contraintes.

Cette remarque est pour moi particulièrement significative de la sociologie de Francine, une sociologie exigeante qui n'hésite pas à contester les lectures trop rapides et simplificatrices, quelles que soient leurs cotes de popularité sur le marché des études féministes. Cette remarque me rappelle aussi les critiques féministes matérialistes de la construction marxiste de la figure repoussoir de « la bourgeoise » dans les années 1970 ; une figure fantasmée, confondue avec celle de « la femme de bourgeois », posée en dehors des rapports sociaux de production réels et en dehors de l'histoire.

Finalement, il s'agit à mes yeux d'un entretien éclairant en ce qui concerne le rapport que Francine entretient à la maternité, devenu l'un de ses principaux objets. Il témoigne notamment de l'un des effets des rapports sociaux de sexe sur la construction sociale de la « maternité » et de ce qui l'oppose à « la paternité » ; lorsqu'elle évoque par exemple son amour pour son père et son ressentiment vis-à-vis de sa mère qu'elle tenait pour seule responsable de ses années de pensionnat :

je me rappelle que j'adorais mon père et que je ne pouvais pas comprendre que ma mère ne partageait pas le même sentiment. Et naturellement, j'étais convaincue que c'était elle qui était responsable de me mettre au pensionnat. Ce n'était pas mon père. Nous étions tous dans cette dynamique où, effectivement, le père était toujours protégé. Le père était celui qui avait raison. Dans une certaine mesure, il n'y avait rien qui me permettait de comprendre que si j'étais pensionnaire, c'était sans doute pour que ma mère puisse s'occuper de la carrière de mon père.

Une invitation à relire « Espace et temps de la maternité⁷ » alors qu'on semble célébrer l'avènement d'une « nouvelle paternité⁸ »...

Bonne lecture!

Bibliographie

ALLAIRE, Carole, BRUNELLE, Louise et Guy PELLETIER. *Nouveau Départ : un bilan. Une enquête réalisée à l'échelle provinciale auprès des participants au programme Nouveau Départ*, Université de Montréal, Faculté des sciences de l'éducation, 1985.

BOURDIEU, Pierre. *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raison d'agir, 2004.

BOUTHILLIER, Geneviève. *Discours sociaux institutionnels sur la paternité actuelle : analyse épistémologique et espace référentiel*, Université d'Ottawa, 2023.

<https://ruor.uottawa.ca/items/c0c5d0af-8565-4c2d-9061-c3cfc9d3fd3c>

⁷DESCARRIES, Francine et Christine CORBEIL (dir.), *Espaces et temps de la maternité*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2002.

⁸ Voir en particulier la thèse de Geneviève Bouthillier, *Discours sociaux institutionnels sur la paternité actuelle : analyse épistémologique et espace référentiel*, Université d'Ottawa, 2023. <https://ruor.uottawa.ca/items/c0c5d0af-8565-4c2d-9061-c3cfc9d3fd3c>

COLLECTIF. *Femmes au mitan de la vie, femmes en mouvement : actes du colloque tenu les 29-30 mars 2001*, Montréal, Nouveau départ national, 2002.

DESCARRIES, Francine et Christine CORBEIL (dir.). *Espaces et temps de la maternité*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2002.

GUILLAUMIN, Colette. « Race et nature ; système de marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux », *Pluriel*, no 11, 1977, p. 39-55.

GUILLAUMIN, Colette. « Femmes et théories de la société ; remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et sociétés*, vol. 13, no 2, 1981, p. 19-32.

WITTIG, Monique. *The Straight Mind and Other Essays*, Boston, Beacon Press, 1992.